

CO
éditions
/ ROMAN

Jean-Yves Curtaud

CASTOR LUX ET LA COMPAGNIE



Jean-Yves Curtaud

Castor Lux et la Compagnie

Un roman de la Belle Époque

Roman



*Du même auteur,
aux éditions Morel*

Factum (2015)

Le tunnel de Gondebaud (2016)

Raptus mélancolique (2017)

Les rencontres improbables (2018)

Un diable qui te porte (2020)

Bas les masques ou la face cachée de la pandémie (2020)

Chronique d'un pays qui s'est perdu de vue (2021)

Sommaire

Les principaux personnages	6
Première partie – Le tourniquet de la vie	7
1 – Quelque part sur le front Est en 1917...	7
2 – 25 ans plus tôt...	13
3 – Il s'appelle Valentin Février	28
4 – Si vous voulez ma tête, prenez-là !	39
5 – Quand Valentin sait qu'il sera magicien comme son oncle	46
6 – La nouvelle vie d'Antonella	56
7 – Un jour, j'ai quitté mon village pour la ville	61
Deuxième partie – Le tourniquet de la mort	77
8 – La « fée brune »	77
9 – Dame de cœur, dame de pique	88
10 – « La propagande par le fait »	110
11 – Dans la roue de François Faber	121
12 – Où l'on croise un certain Jules Bonnot...	141
13 – Nous n'aurons pas la guerre...	153
Troisième partie – Et Valentin devient Castor	160
14 – Quelque part sur le front Est en 1917 (suite)	160
15 – Train d'enfer	171
16 – Base arrière à Suse	179
17 – Si Torrini l'a fait...	191
18 – Bruxelles, 1919	202
19 – La première tournée de Castor Lux et la Compagnie	210
20 – Le retour d'Adèle Hache... et de gros ennuis	218
21 – Bienvenue chez les espions	231
22 – Où il est question du réarmement de l'Allemagne et de la révolution russe	238
23 – Rendez-vous chez les Helvètes	249
24 – Ce sera Valentin & Lulu !	273
25 – Retour à la maison	290

*« Sans la mémoire il n'y a pas de sens,
et sans le sens il n'y a pas d'esprit »*

Voltaire

*« Avant 1914, la Terre appartenait à tous les hommes,
il n'y avait pas de permis, pas de visas,
pas de mesures tracassières »*

Stefan Zweig

Les principaux personnages

Valentin Février : abandonné à la naissance en 1892, futur Castor Lux.

Isidore et Marie Pupin : agriculteurs et parents adoptifs de Valentin.

Antonella Fiovo : mère de Valentin, bonne chez les Charavany, épouse d'Abel Tartanson.

Abel Tartanson : fils de cafetier à Forcalquier, mari d'Antonella, sympathisant anarchiste.

Lulu Bonpoint : fille d'Adèle Hache, compagne de Valentin, membre de la Compagnie.

Adèle Hache : cartomancienne et mère de Lulu.

Amédée Tiran : oncle de Valentin, magicien sous le nom de Tirandot.

Félicien Charavany : notable à Forcalquier, père naturel de Valentin.

Felice Carvagnole : Italien accordéoniste, ami de Lulu, membre de la Compagnie.

Marius Trompette : ami de Valentin, membre de la Compagnie.

Kasper Poelmans : impresario belge de Castor Lux

Albert Lemoine : espion du Deuxième Bureau.

Axel Schmitz : espion belge au profit de l'Allemagne.

Olga Gondebaud dite Betty : espionne suisse au profit de l'Allemagne.

Première partie
Le tourniquet de la vie

1

Quelque part sur le front Est en 1917...

Dieu sait que nous en avons foulé, dérangé, bouleversé, meurtri de ces paysages tranquilles, sans sublime ni prétention, de ces endroits modestes, humbles, où les maisons plusieurs fois séculaires bâties en douce sur le pavé caillouteux de ruelles tortueuses, inspirent une sorte de mélancolie désuète dont on aurait presque honte. Villages que les envahisseurs foulent de leur sale ténuité obstinée comme un paillason où leurs bottes viendront s'essuyer du gras et du poisseux de leur marche en avant, histoire d'ajouter une nouvelle liste d'enfants du pays sur l'obituaire. Je les reconnais ces lieux à chaque changement de position, prises puis aussitôt perdues le jour même ces collines de forêts taille basse, mais aussi ces champs où les paysans s'acharnent à tirer de pauvres récoltes, ces petits bourgs rabougris, ces lieux humbles loin du tumulte de cette modernité qui fait peur parce qu'on ne

la comprend guère. Et d'ailleurs, à quoi sert-elle ? Oui, c'est dans cette ambiance que nous avons posé notre barda à Verdun et le long des bras de la Meuse.

Et pourtant, cette soûlante quiétude devait bien représenter un réel danger puisqu'on a bâti dans la région une multitude de forts. De par le fait, on a l'habitude d'être envahi, même le grand Jules César y a porté le fer, Attila plus tard, sans oublier l'aigle à deux têtes de Charlemagne. Mais c'était avant, ce sont les guerres racontées dans les livres d'Histoire, maintenant nous sommes au cœur de l'offensive baptisée sans humour le Chemin des Dames, sous les ordres du général Nivelle. Il faut bien l'avouer, tout ne se passe pas comme prévu, même si l'arrivée des Américains a redonné un peu d'espoir à la troupe. Un espoir qui ne suffit pas à nous galvaniser avant de monter à l'ennemi, d'autant qu'il n'est pas prévu de voir ces cowboys avant plusieurs mois. Qui viendra aujourd'hui exalter l'idée d'une guerre juste ?

Au moment d'attaquer, je tente d'oublier ces paysages de cratères artificiels en perpétuel changement, enserrés d'une ceinture fangeuse où pourrissent des cadavres d'hommes et de chevaux. Là, chaque trou se remplit d'une eau boueuse qui ruisselle des collines, on survit plus qu'on ne vit dans une atmosphère visqueuse, immonde, ça pue le fer du sang, la sueur et la merde, la ventraille à l'air, le phénol, ça suinte la trouille, les miasmes putrides, la pyorrhée gluante, c'est entre vert et jaune quand le pus s'écoule. Et puis ça gémit, ça appelle sa mère ou la Vierge Marie, ça hurle éveillé ou assoupi, et ça n'en finit pas de mourir jusqu'à l'aube, une aube déprimante, blafarde, gris sale, encore plus froide que la nuit, une aube qui nous invite à nous dégourdir les jambes, à sortir de la tranchée pour aller à la rencontre des balles du Kaiser. J'ai vu des hommes happés, engloutis tout entiers par ces trous. Est-ce à dire que l'eau tue autant que le feu ?

Il faut avoir vu l'argile détrempée, brassée par les obus prendre des allures de mousse de savon, glissante, toujours en agitation comme la vague qui pose son écume, s'en va, puis revient, et s'en va encore, toujours. Il ne reste plus qu'à se baigner dans cette invitation à la mort : si la guerre tue en surface, elle tue en profondeur tout autant. Ça, nous le savons tous. Je le savais. Mais l'obus va toujours plus vite que nous, il n'a pas que ça à faire, il doit se dépêcher avant qu'un autre, le suivant, ne prenne sa place, pas le temps de nous laisser deviner la suite. L'obus tombe où il a décidé de faire son trou. Aujourd'hui, je l'ai entendu arriver trop tard. Mais trop tard par rapport à quoi ? Trop tard pour ne pas être là, pour dire non je ne veux pas rester dans cet enfer je m'en retourne chez moi, pour dire non à cette statolâtrie qui a fait de nous des esclaves, trop tard déjà d'y penser à cet instant.

Me voici enveloppé dans un linceul de terre, de boue et de sang, peut-être également de vrais morceaux d'hommes, de ces hommes qui couraient à mes côtés pour reprendre cette saloperie de colline pour la troisième fois en deux jours. Voilà, je suis un être englouti vivant, et c'est idiot, à cet instant je songe à Pompéi sous les cendres. Pas besoin de les disperser, je resterai ici pour l'éternité. Qui aurait envie de creuser à cet endroit juste pour savoir si je m'y trouve ? Me voici pour ainsi dire retiré du monde quasi définitivement. Bien sûr, je peux toujours essayer de crier, d'appeler à l'aide, mais appeler qui ? Des profondeurs terrestres me parvient la résonnance sourde, lointaine des obus qui poursuivent inlassablement leur travail de destruction. Franchement, je donnerais cher pour un brin d'éclat de lumière, un signe qui me dirait, courage, patience, creuse au-dessus et tu t'en tireras. Mais à cet instant, je n'ai aucune notion du dessus et du dessous, où se trouvent la lumière, l'air, donc la vie. Combien donnerais-je pour la luminosité du ciel de midi, pour le sourire de ma tendre Lulu ?

Prenez-moi tout mais accordez-moi encore une fois la vue sur l'horizon, cette ouverture de champ inouïe qui embrasse le nécessaire et le superflu à la fois, pouvoir regarder à gauche, à droite, profiter des derniers nuages qui vont si vite comme s'ils avaient rendez-vous au-dessus d'un autre pays, chez les Boches pourquoi pas, contempler une ultime seconde cette perfection que la folie des hommes est en train de détruire. Mon destin serait-il de finir en ensemençant cette terre pourrie où rien ne pousse pour ne pas déranger le passage des envahisseurs, car c'est la terre de la guerre, de celle-ci mais de la prochaine aussi, c'est par là que le Boche reviendra. Ici encore il va nous enfoncer, nous déchirer, nous broyer. Cette terre, c'est le cimetière officiel de la France.

Passées ces quelques secondes de panique, il me faut analyser un tant soit peu ma situation personnelle. J'ai mal, je sens battre mon cœur au bout de mon bras, ça tape régulièrement et la douleur, brûlante, progresse inexorablement. La première entame de la chair est une sorte de viol. On est tout et d'un coup on se retrouve avec quelque chose en moins, quelque chose qui ne fonctionne plus comme il y a une minute à peine. Très vite, je comprends que je suis blessé au bras gauche. Est-il seulement encore attaché à mon corps ? Et si j'attrapais le tétanos avec une plaie ouverte au milieu de cette terre chargée en ferraille rouillée ? Si je m'inquiète c'est que je suis encore vivant... J'ai de plus en plus mal à mon bras gauche. Du moins c'est de ce côté-ci que ça me brûle, ça bouillonne également. À tous les coups mon sang se fait la belle à chaque battement de cœur. La terre absorbe tout, mon sang, mon urine, mais aussi mon angoisse, cette peur de rester à jamais oublié, disparu au combat, dira-t-on. Il me semble que je respire de plus en plus difficilement.

Après tout, mes mauvaises actions passées m'ont peut-être condamné à finir coulé dans cet entonnoir formé par la violence

de pénétration d'un obus allemand. Allemand ou français, je n'en sais rien. Par moment, j'ai l'impression que la terre bouge, qu'elle me bouscule un tantinet. Est-ce bon signe ? Je ne peux que me laisser faire, je n'ai aucun pouvoir de contrôle, je ne peux même pas bouger mon autre bras, le valide, il est comme soudé le long de mon corps. Comment gratter cette terre en position de garde à vous ?

Tiens, on ne tire plus le canon, il ne reste qu'un silence aussi effroyable, du rien et du noir absolu. Je me sens couler lentement... Allez Valentin, te voilà enterré, inhumé, pas de frais de sépulture, pas de convoi funéraire que tout le monde se croit obligé de suivre de l'église au jardin des morts. D'ailleurs l'église je m'en fous, elle sert à quoi ici six pieds sous terre ? Si j'ai la possibilité d'exposer mon affaire à ceux qui m'ont promis un paradis pour vingt sous, je n'y manquerai pas ! « Qu'un sang impur abreuve nos sillons ». Voilà, je vais mourir et c'est cette chanson de la République qui me visite dans mon sillon de condamné. Je vous maudis tous, vous qui nous avez amenés là, vous qui avez décidé que cette butte était essentielle à la survie de la patrie, tellement essentielle qu'une partie m'est tombée dessus. Un soldat va mourir, il n'a servi à rien sinon enrichir les épauettes de carriéristes. De lui, on gardera un memento sur le buffet du salon à la maison, la pension de deux francs par mois pour la veuve (je n'ai pas eu l'idée d'épouser Lulu !), il n'y aura même pas une inscription quelque part pour rappeler que ce soldat avait un nom, une famille (adoptive), une vie avant d'être Poilu.

Le rideau va se baisser. J'avais eu trop de chance jusqu'à aujourd'hui, pas une blessure, pas même un coup de froid par moins quinze dans la tranchée l'hiver dernier. Je devrais crier comme un sourd, mais je n'en ai plus la force, je préfère économiser les quelques bribes de souffle que j'arrive encore à remonter

du plus profond de ma poitrine. Au secours les humains, je suis là, juste en dessous, venez me sauver, je promets d'être un modèle de discipline. Mais en reste-t-il encore aux alentours des hommes ? Qui va s'apercevoir qu'il en manque un, cinq, dix ou trente à la tombée de la nuit ? Je ne suis forcément pas seul sous cette butte artificielle. Peut-être que Fernand, mon pote ardéchois qui est sorti de la tranchée juste derrière moi se trouve à quelques mètres cubes de ma nouvelle sépulture.

La secousse terrible m'a pris par surprise. C'est un nouvel obus qui doit nous chercher pour finir le travail. La terre commence à déglutir, elle a faim la salope, elle veut m'entraîner encore plus profond, puis elle finira peut-être par me chier, et là commencera le long voyage de plusieurs millions d'années qui me mènera au nadir, juste sous mes pieds chez les Chinois. J'aurai fait un beau voyage ! Ce trébuchet géant digne d'une copulation entre Dieu et Satan restera dans la mémoire des hommes, on parlera longtemps de cette saleté de guerre qui aura pris le meilleur de la Nation, une belle connerie à servir tiède pour la mettre en émoi. Si je n'étais pas coincé ici sans promesse d'avenir je m'en cognerais le petit juif de leur revanche à prendre sur le Boche.

Cette fois-ci j'ai perdu le contact avec le filet d'air qui m'allait plutôt bien depuis quelques minutes. De plus, j'ai vraiment mal à mon bras, et surtout je n'arrive plus à respirer. Est-ce moi qui mange la terre ou la terre qui m'avale ? Je n'arrive plus à respirer, j'étouffe...

25 ans plus tôt...

Le cylindre pivotant de la tour d'abandon encastré dans le mur d'entrée de l'hospice n'a jamais d'état d'âme, son travail simple, utile et efficace consiste à faire passer au tourniquet de la vie ceux que personne ne peut ou ne désire élever au sein d'une famille qui souvent n'existe pas. Côté rue, côté cour, en deux secondes le nouvel arrivant, encombrant pour diverses raisons, change de mains, passant le plus souvent de celles d'une mère malheureuse car sans avenir avec lui, à celles d'une sœur tourière chargée des relations avec le monde extérieur. Mais le pire dans le pire vient d'une sombre statistique : au dix-neuvième siècle, trois bébés abandonnés sur quatre ne survivent pas.

Antonella Fiovo a tout juste vingt ans, mais pas de fête en son honneur, par ailleurs personne ne se préoccupe de son âge, de son existence ici en pleine montagne sur le roc de Forcalquier, à part une petite poignée de relations, des jeunes filles de son âge et de même condition. Le climat souvent brutal en hiver et le manque d'eau en été contraignent certains à s'esbigner avant de mourir de désolation. Sans oublier ce « chacun dans sa chaudière » qui condamne les familles à un isolement sans retour produisant alors des hommes en adéquation avec cet environnement si peu accueillant. L'idée ne viendrait à personne d'évoquer certaines belles journées qui rendent aimable le temps qui passe.

Certes, l'ex-bourg des « quatre reines » peut toujours s'enorgueillir d'être une sous-préfecture, mais la gloire n'y est plus on le sent bien, on fit indéniablement mieux dans un passé lointain quand les jolies filles de Raymond-Bérenger de Catalogne épousaient des rois, l'une Saint-Louis, le bon roi de France, l'autre son frère Charles d'Anjou, roi de Naples et de Sicile. Nous étions au treizième siècle et la devise locale rappelait cette majesté en terre de Provence : « Plus aut que les Aups » (plus haut que les Alpes). Historiquement, Forcalquier fut une voie de passage entre la basse vallée du Rhône et les Alpes, déjà, à l'époque romaine, la voie Domitienne reliait l'Italie à l'Espagne. Mais la terre des gradins de Forcalquier n'a guère profité de sa situation géographique privilégiée, la rareté des terres cultivables n'ayant jamais permis de favoriser l'enrichissement. De par le fait, l'élevage du gros bétail est exclu, quant aux moutons, ils doivent se contenter de l'herbe rare et sèche de la garrigue.

Si les troubadours chantèrent la beauté et l'intelligence des filles de Raymond-Bérenger, comte de Provence, aucune chanson, aucun poème n'évoque le charme d'Antonella Fiovo, l'une des filles de Roberto Fiovo, l'ouvrier sans travail qui va décider de quitter Naples après la mort de sa jeune épouse en 1880 atteinte d'une pneumonie et de gangrène aux extrémités suite à une énième épidémie de choléra en ville. À cette époque, Naples est la ville la plus peuplée de la Péninsule et sans doute la plus pauvre en Europe. Pour les plus démunis du Mezzogiorno, la fracture est plus évidente depuis l'unification de l'Italie, comme si le Nord voulait montrer sa fidélité à la Maison de Savoie, laissant un Sud aux mains de sectes criminelles et de sociétés secrètes. Les autorités cogèrent l'ordre public avec la camorra et la mafia pour réprimer les groupes d'opposition politique, qu'ils soient garibaldiens, socialistes ou républicains. De nombreux chômeurs de la ville deviennent des auxiliaires du crime pour nourrir leur

famille, Roberto Fiovo fera partie de ces supplétifs mal payés et vivant sans cesse sous la menace de représailles.

Ici, les Fiovo vivent dans trois pièces sous les toits au cinquième étage d'un immeuble lépreux du quartier Santa Luca. Pour y accéder, il faut franchir une grande allée sans porte sur la rue, sorte de boyau noirci par le temps menant vers une cour insalubre où dégorge l'égout pour le plus grand plaisir des familles de rats vivant ici depuis au moins l'époque des Bourbons. C'est dire. Dans le minable logis, la première chambre n'est éclairée que par la porte du palier restant ouverte, la deuxième par la première et ainsi de suite. Le soir venu, la lumière jaune et blafarde de la chandelle de suif souligne les nombreuses lézardes des cloisons où le crépi oscille entre gris et noir. Mais, à l'instar d'une grande partie de la population de la basse-ville aux rues étroites et bruyantes, on passe l'essentiel du temps dehors au milieu de cette saleté épouvantable. Le plus étrange est que les gens rient de leur malheur. Les autorités locales détruisent bien quelques « fondoci » pour les remplacer par de nouveaux bâtiments, mais pas suffisamment pour reloger les habitants loin de ces taudis séculaires. Et puis on paiera comment ? Les salaires sont parmi les plus bas du pays et peut-être du continent, le coût de la vie s'envole régulièrement sous l'influence de la Camorra. Alors on vit une misère vertueuse chez les uns, une misère vicieuse chez d'autres, mais tous l'ont bien méritée diront les bourgeois, elle n'est pas un état mais une cause ou le résultat d'une vie dissolue la plupart du temps liée à l'abus d'alcool. On évacue le problème comme les eaux usées rejetées le plus loin possible des quartiers des gens honnêtes. C'est ainsi que beaucoup de ces pauvres gens deviendront des migrants jetés par la misère sur le chemin de l'exil par manque d'un avenir meilleur. La famille Fiovo intégrera ce club des exclus en quittant définitivement Naples pour le Nouveau Monde, en quittant sa

terre natale pour « fare l'America » selon l'expression favorite de Roberto. Mais au bout du compte, il posera son maigre bagage à Marseille pour y entamer une seconde vie avec ses trois filles, Antonella l'aînée, Marietta et la benjamine Isabella.

C'est une évidence que beaucoup de volontaires pour un grand départ ne prennent pas en compte : si les Messageries Maritimes de Marseille font le tour du monde avec leurs beaux navires, la seule évocation de voyages sur les mers s'arrête le plus souvent sur les quais des chantiers navals, poste avancé où l'immigration italienne embauche massivement. En cette fin de siècle, près de quatre-vingts pour cent des étrangers des Bouches-du-Rhône viennent de l'Italie voisine, ce qui ne va pas toujours sans heurts avec l'autochtone. Il n'en demeure pas moins qu'aller de Naples à Marseille représente pour beaucoup de familles un passage du monde ancien au monde nouveau, faute de Nouveau Monde. La ville est le port d'ancrage d'une forme d'authenticité méridionale qui peut rassurer les arrivants, même si l'industrialisation montre ostensiblement son pouvoir en faisant miroiter une embauche facile. Dans le même temps, le marteau démolisseur n'a pas achevé son travail, il demeure çà et là une multitude d'îlots de résistance, les quartiers populaires montent encore les couleurs d'une cité portuaire ouverte à tous les vents, et notamment ceux portant les Napolitains qui contribuent à leur tour au développement de Marseille, de la Belle-de-Mai au Panier, de Menpenti à Saint-Jean. On a même vu des notables italiens venir s'installer ici à l'instar de Giuseppe Maccario, qui deviendra célèbre dans toute la région avec sa boutique de commerce de sangsues Grand'rue. Le maire de Marseille, Siméon Flaissières dira un jour avec un brin d'humour au journaliste Albert London : « Vous voyez bien que je suis le maire de Naples ! »



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Castor Lux et la Compagnie

Jean-Yves Curtaud

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : JYG

Crédit photo : Adobestock

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr